

**HOMMAGE AUX « JUSTES »** Le 16 juillet est la date retenue pour célébrer la mémoire de ceux qui ont sauvé des juifs

# Les enfants cachés de Bella Vista

« L'institut Yad Vashem, créé en 1953 en Israël pour répertorier les Justes, a recensé 1 720 Justes pour la France, or les Français ayant sauvé des juifs sont au moins deux fois plus nombreux. Nous entendons les retrouver, même si la plupart d'entre eux ont disparu », indique Daniel Markovitch, député socialiste, coauteur d'une loi, votée en mars dernier à l'unanimité, instituant une journée nationale d'hommage aux Justes de France. Cette journée, le 16 juillet, retenue pour cet hommage officiel, correspond à l'anniversaire de la rafle du Vélodrome d'Hiver à Paris du 16 au 20 juillet 1942.

Philippe Martiot

« Pompadour 03.29 ». Alfred Behmeoras, la vue basse mais la mémoire intacte, se souvient parfaitement du numéro de téléphone de la pension Bella Vista, 15 rue de la Prévoyance, à Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne). Deux ans durant, de mars 1942 à septembre 1944, il

par le biais de l'association juive « Les Enfants oubliés des persécutions antisémites de la Seconde Guerre mondiale », entreprend de retrouver des camarades. Ils se retrouveront à une douzaine pour former le « Regroupement des enfants cachés à Champigny à la pension Bella Vista ». Aujourd'hui, ils tiennent à rendre hommage à M<sup>me</sup> Quinquet, en révélant sa discrète conduite héroïque. Grâce à leurs témoignages, le titre de Juste, délivré par l'institut israélien Yad Vashem, devrait lui être accordé prochainement.

**M<sup>me</sup> Quinquet avait pu obtenir les précieux tickets de rationnement dépourvus de la mention « juif »**

y vécu caché avec son frère Georges. En tout, dix-sept jeunes juifs parisiens, enfants d'ouvriers ou d'artisans cordonniers, tailleurs ou ébénistes, dont le plus jeune n'avait pas quatre ans, trouvèrent refuge à Bella Vista, grâce à la complicité active de M<sup>me</sup> Madeleine Quinquet, la directrice de l'établissement.

C'est à l'heure de la retraite, en 1944, m<sup>me</sup> Alfred Behmeoras

Près de soixante ans après cette période sombre, Alfred, Maurice, Georges, âgés de 8 et 10 ans à l'époque, ignorent à peu près tout des circonstances dans lesquelles ils trouveront refuge à Bella Vista, se fondant dans la masse des soixante orphelins que comptait le pensionnat. Ils évoquent l'hypothèse d'une filière qui partait de l'hôpital Brothshild ou d'un dispen-



De mars 1942 à septembre 1944, dix-sept jeunes juifs parisiens trouvèrent refuge ici, à Champigny-sur-Marne, à la pension Bella Vista, grâce à la complicité active de M<sup>me</sup> Madeleine Quinquet, la directrice de l'établissement. (Photo P. Deloit/Le Figaro.)

saire, rue du Chemin-Vert à Paris.

Il se souviennent parfaitement de la coquette villa en brique de style 1900, au milieu d'un grand jardin, où les plus débrouillards avaient bricolé un poste à galène. Un fil tendu entre le balcon et les arbres du jardin

faisait office d'antenne. Equipé d'écoutilles, chipés sur les cabines publiques, l'engin, de faible puissance, permettait d'avoir des nouvelles de l'extérieur et d'entendre la musique du Poste parisien. Pour tuer le temps. « On ne sortait jamais, et on ne recevait jamais de visites. »

Ils se souviennent de M<sup>me</sup> Quinquet, « une petite femme rondelette d'une quarantaine d'années, toujours vêtue de noir - son mari mort dans un accident de voiture - qui savait se faire obéir. On la respectait mais on n'en avait pas peur ».

M<sup>me</sup> Quinquet avait pu obtenir

d'une employée municipale les précieux tickets de rationnement dépourvus de la mention « juif » en faisant passer ses protégés pour des victimes des bombardements alliés.

« On avait des fringales », se souvient M<sup>me</sup> Brandamir. Pour améliorer l'ordinaire, les

plus grands, au risque de prendre une décharge de gros sel dans le postérieur, franchissaient parfois le mur d'enceinte pour pénétrer dans le champ du père Cabane, pour y voler des fruits et des tomates. Maurice Brandamir se souvient aussi de la boulangerie voisine, où l'on pouvait obtenir des galettes de sarrasin, sans ticket de pain. Des souvenirs de gosses, privés pourtant de leur enfance, dans l'incertitude du sort réservé aux parents et aux amis, cachés, rafés, ou partis vers une destination inconnue...

Les moins traumatisés d'entre eux étaient scolarisés à l'école primaire voisine, sous leur propre identité. « Il y avait des Cohen, des Levy parmi nous, mais au moment de l'appel, aucun des maîtres n'a jamais fait la moindre réflexion. »

En août 44, alerté par le grondement et les grincements d'une colonne blindée, ils comprirent que la fin du cauchemar était proche. D'une mansarde, ils assistèrent au passage des troupes nazies aux abois, fuyant vers l'Est, les chars Panzer écorchant de leurs lourdes chenilles les pavés de granit de la nationale 4.

Madeline Quinquet disparut discrètement dans les années 60, sans avoir jamais revendiqué la moindre distinction pour son action. « Je n'ai rien fait, je n'ai fait que mon devoir », répondit-elle à la mère de Maurice Brandamir, quand elle vint le chercher à la Libération.